A black and white photograph of Simone de Beauvoir. She is seated, leaning forward slightly, and holding a small, folded piece of paper (a letter) in her hands. She is looking down at the letter with a focused expression. She has dark hair styled in a short, wavy bob. She is wearing a dark, long-sleeved button-down shirt. The background is dimly lit, showing a window with a patterned curtain on the left and a sink or table edge in front of her. The overall mood is quiet and contemplative.

L'auteure du *Deuxième Sexe* lisant une lettre,  
dans son appartement à Paris, en 1945.



# SIMONE DE BEAUVOIR

## PORTRAIT TOTAL

**I**l manquait une pièce au puzzle, la voici. Enfin. *Les Inséparables*, court roman inédit de Simone de Beauvoir, sort aux éditions de L'Herne. Une pièce importante pour comprendre la vie et les combats de celle que Sartre surnommait « Castor ». Point de Sartre dans ce livre, il n'est question que de Zaza, amour de jeunesse de la future philosophe. Une jeune femme attachante, au caractère affirmé, dont la mort prématurée ébranlera l'auteure. « *Le drame de Zaza est l'envers de la lutte pour l'émancipation menée par Simone de Beauvoir. Toutes les deux se sont battues, ensemble, pour devenir elles-mêmes. On perçoit de façon concrète, dans Les Inséparables, à quels insurmontables obstacles Zaza s'est heurtée. En un sens, elle a échoué parce qu'elle était exceptionnelle, dans un milieu où son désir d'accomplissement personnel était scandaleux, inadmissible. C'est pourquoi Simone de Beauvoir a toujours considéré que sa mort n'était pas un accident, elle emploie même l'expression de "crime spiritualiste"* », écrit Sylvie Le Bon de Beauvoir, sa fille adoptive. Cette lutte explique sans doute la fascination toujours exercée par cette figure intellectuelle sur les adolescentes et les jeunes femmes qui la (re)découvrent, génération après génération. « *Penser, aimer, lutter et rire avec Simone de Beauvoir* », promettait même au printemps *Oh, Simone !* le livre de la journaliste allemande Julia Korbik. Beauvoir écrivaine, philosophe, amoureuse, engagée, icône internationale, parfois incomprise... Tentons de reconstituer le puzzle de celle qui a accepté « *la grande aventure* » d'être elle-même.

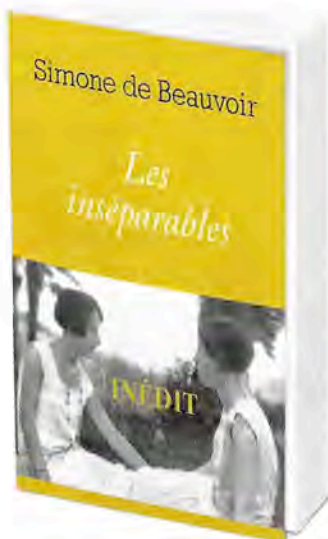
**Aurélie Marcireau**

### SOMMAIRE

<i>Les Inséparables</i> : morceaux choisis .....	42
Une femme amoureuse .....	44
Les échappées politiques .....	45
Retour en grâce d'une icône féministe .....	46
Les mots de Beauvoir .....	49
La liberté guidant sa pensée .....	50
Petite histoire du <i>Deuxième Sexe</i> .....	52
Le combat continue .....	56



# « LES INSÉPARABLES » : MORCEAUX CHOISIS



LES INSÉPARABLES,  
SIMONE  
DE BEAUVOIR,  
176 P., L'HERNE,  
14 €.   
EN LIBRAIRIES  
LE 7 OCTOBRE.

**« La tragédie de la mort de son amie Zaza [Andrée dans le livre] à 21 ans a terriblement marqué Simone de Beauvoir. Elle n'a eu de cesse de vouloir la ressusciter. Les Inséparables représente la cinquième tentative en ce sens », explique Sylvie Le Bon de Beauvoir, fille de la philosophe, lors de notre entretien. Ce texte inédit, court et poignant, disponible en octobre aux éditions de L'Herne et dont voici, en avant-première, une sélection d'extraits, raconte un destin brisé qui en propulsera un autre. La dernière phrase des *Mémoires d'une jeune fille rangée* l'atteste : « Ensemble nous avons lutté contre le destin fangeux qui nous guettait, et j'ai pensé longtemps que j'avais payé ma liberté de sa mort. »**

Aurélie Marcireau

## Andrée, une personnalité à part (pages 35-36)

« **Q**uelquefois Andrée me disait : « Je suis fatiguée de jouer. » Nous allions nous asseoir dans le bureau de M. Gallard, nous n'allumions pas, pour qu'on ne nous découvrit pas, et nous causions : c'était un plaisir neuf. Mes parents me parlaient et moi je leur parlais, mais nous ne causions pas ensemble ; avec Andrée, j'avais de vraies conversations, comme papa le soir avec maman. Elle avait lu beaucoup de livres, pendant sa longue convalescence, et elle m'étonna, parce qu'elle avait l'air de croire que les histoires qu'ils racontaient étaient vraiment arrivées : elle détestait Horace et Polyeucte, elle admirait Don Quichotte et Cyrano de Bergerac, comme s'ils avaient existé en chair et en os.

Touchant les siècles passés, elle avait aussi des partis pris décidés. Elle aimait les Grecs, les Romains l'ennuyaient ; insensible aux malheurs de Louis XVII et de sa famille, la mort de Napoléon la bouleversait. Beaucoup de ces opinions étaient subversives, mais vu son jeune âge, ces demoiselles les lui pardonnaient. « Cette enfant a de la personnalité », disait-on au collègue.

Andrée rattrapait rapidement son retard, je la battais de justesse aux compositions et elle eut l'honneur de recopier deux de ses rédactions sur le livre d'or. Elle jouait si bien du piano qu'on la mit d'emblée dans la catégorie des moyennes ; elle commença aussi à prendre des leçons de violon. Elle n'aimait pas coudre, mais

elle était adroite ; elle confectionnait avec compétence des caramels, des sablés, des truffes au chocolat ; bien que frêle, elle savait faire la roue, le grand écart, et toute espèce de culbutes. Mais ce qui lui prêtait à mes yeux le plus grand prestige, c'était certains traits singuliers dont je ne connus jamais le sens : quand elle apercevait une pêche ou une orchidée, ou si simplement on en prononçait devant elle le nom, Andrée frissonnait, ses bras se hérissaient de chair de poule ; alors se manifestait de la façon la plus troublante ce don qu'elle avait reçu du ciel et qui m'émerveillait : la personnalité. En secret je me disais qu'Andrée était sûrement une de ces enfants prodiges dont plus tard on raconte la vie dans les livres. »



## La découverte du sentiment amoureux

(pages 40-41)

J'entrai dans la salle Sainte-Catherine et Andrée me sourit : je souris aussi et je lui tendis la main :

— Depuis quand êtes-vous revenue ?

— Hier soir.

Andrée me regarda avec un peu de malice :

— Bien sûr vous étiez là le jour de la rentrée ?

— Oui, dis-je. Vous avez passé de bonnes vacances ? ajoutai-je.

— Très bonnes, et vous ?

— Très bonnes.

Nous disions des banalités, comme de grandes personnes ; mais je comprenais soudain, avec stupeur et joie, que le vide de mon cœur, le goût morne de mes journées n'avaient eu qu'une

cause : l'absence d'Andrée. Vivre sans elle, ce n'était plus vivre. Mademoiselle de Villeneuve s'assit sur sa cathèdre et je me répetai : "Sans Andrée, je ne vis plus." Ma joie se mua en angoisse : mais alors, me demandai-je, que deviendrais-je si elle mourait ? Je serais assise sur ce tabouret, la directrice entrerait, elle dirait d'une voix grave : "Prions, mes enfants, votre petite compagne Andrée Gallard a été rappelée à Dieu la nuit dernière." Eh bien ! c'est simple, décidai-je, je glisserais de mon tabouret et je tomberais morte aussi. L'idée ne me faisait pas peur parce que nous nous serions aussitôt retrouvées aux portes du ciel. »

LE VIDE DE MON CŒUR,  
LE GOÛT MORNE DE MES  
JOURNÉES N'AVAIENT  
EU QU'UNE CAUSE :  
L'ABSENCE D'ANDRÉE

## Le départ qui entraîne la fin

(pages 159-160)

Pour Andrée, ce départ est un déchirement. Si quelqu'un doit en pâtir, pourquoi faut-il que ce soit elle ?

— Andrée et moi nous avons la vie devant nous et la certitude que plus tard nous serons heureux : nous pouvons bien nous sacrifier un moment à ceux qui n'ont rien, dit Pascal avec un peu d'irritation.

— Elle souffrira plus que vous, dis-je.

Je regardai Pascal avec hostilité :

— Elle est jeune, oui, ça veut dire qu'elle a du sang dans les veines, elle veut vivre... Pascal hocha la tête :

— C'est aussi une des raisons pour lesquelles il est sans doute préférable que nous nous séparions, dit-il.

Je fus interloquée.

— Je ne comprends pas, dis-je.

— Sylvie, par certains côtés vous êtes en retard sur votre âge, me dit-il sur le ton qu'avait jadis l'abbé Dominique quand il me confessait. Et puis vous n'avez pas la foi : il y a des questions qui vous échappent.

— Par exemple ?

— L'intimité des fiançailles, ce n'est pas facile à vivre pour des chrétiens. Andrée

est une vraie femme, une femme de chair. Même si nous ne cédon pas aux tentations, elles nous seront sans cesse présentes : ce genre d'obsession est en soi-même un péché.

Je me sentis rougir. Je n'avais pas prévu cet argument et je répugnai à l'envisager.

— Puisqu'Andrée est prête à prendre ce risque, ce n'est pas à vous de décider pour elle, dis-je.

— Si, c'est à moi de la défendre contre elle-même. Andrée est si généreuse qu'elle se damnerait par amour.

— Pauvre Andrée ! tout le monde veut faire son salut. Et elle a tant envie d'être un peu heureuse sur cette terre !

— Andrée a plus que moi le sens du péché, dit Pascal. Pour une innocente histoire enfantine, je l'ai vue se ronger de remords. Si nos rapports devenaient plus ou moins troubles, elle ne se le pardonnerait pas.

Je sentis que j'étais en train de perdre la partie ; mon angoisse me donna des forces :

— Pascal, dis-je, écoutez-moi. Je viens de passer un mois avec Andrée : elle est

à bout. Physiquement, elle s'est un peu rétablie, mais elle va de nouveau perdre l'appétit et le sommeil, elle finira par tomber malade. Elle est à bout moralement : vous imaginez dans quel état elle devait être pour s'entailler le pied avec une hache ?

D'une traite, je récapitulai ce qu'avait été la vie d'Andrée depuis cinq ans. Le déchirement de sa rupture avec Bernard, sa déception en découvrant la vérité du monde dans lequel elle vivait, la lutte menée contre sa mère pour avoir le droit d'agir selon son cœur et selon sa conscience ; toutes ses victoires étaient empoisonnées par le remords et dans le moindre de ses désirs elle soupçonnait un péché. Au fur et à mesure que je parlais, j'entrevois des abîmes qu'Andrée ne m'avait jamais dévoilés mais que certaines de ses paroles m'avaient fait pressentir. Je prenais peur et il me semblait que Pascal devait être effrayé lui aussi.

— Chaque soir pendant ces cinq années, elle a souhaité mourir, dis-je. Et l'autre jour elle était si désespérée qu'elle m'a dit : Dieu est contre moi ! »





Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre, en août 1939.

## UNE FEMME AMOUREUSE

Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, couple le plus célèbre de l'intelligentsia française, ont multiplié les frasques sentimentales et sexuelles. Un compagnonnage amoureux et philosophique qui fit quelques victimes collatérales.

Dès l'été 1930, après leurs vacances en Corrèze, Simone de Beauvoir est convaincue que « *plus jamais il ne sortirait de [sa] vie* ». « Il », c'est Jean-Paul Sartre, « *le plus laid, le plus sale, mais le plus gentil et le plus suprêmement intelligent de la bande* » de normaliens rencontrée un an plus tôt pour préparer l'« *agreg* ». C'est le premier homme de sa vie. Il est « *chaleureux, vivant en tout sauf au lit* », écrira-t-elle plus tard, au point que « *peu à peu, ça nous parut inutile, voire indécent, de coucher ensemble* ». Qu'importe, puisqu'il y a le « *pacte* » conçu par son « *Poulou* » : leur amour, « *nécessaire* », restera primordial mais non exclusif d'amours « *contingentes* », qui irrigueront l'œuvre du « *Castor* ». Il faudra attendre l'historienne Hazel Rowley pour en connaître les victimes collatérales.

La première fut Olga Kosakiewicz, « *la petite Russe* », élève de terminale à la rentrée scolaire 1931. Beauvoir, plus attirée par les hommes, cachera toute sa vie sa bisexualité. Sartre tentera de séduire Olga

avant de se rabattre sur sa sœur Wanda. Ces petits arrangements en « *famille* » seront la norme. Six ans plus tard, la lycéenne Bianca Bienenfeld s'éprend de sa prof de philo, qui enseigne désormais au lycée Molière, à Paris. Lorsqu'elle entre à la Sorbonne, la « *Grande Sartreuse* » lui conseille de rencontrer Sartre pour un « *point de philosophie* », qui se terminera à l'hôtel. La jeune fille a le sentiment que, dans l'acte sexuel, l'auteur de *La Nausée* veut « *brutaliser quelque chose en [elle], mais aussi en lui-même, poussé par une impulsion destructrice* ». En 1993, elle publiera un témoignage à charge : « *Simone de Beauvoir puisait dans ses classes de jeunes filles une chair fraîche à laquelle elle goûtait avant de la refile, ou faut-il le dire plus grossièrement, de la rabattre sur Sartre.* »

### LES LIAISONS DANGEREUSES

Il y a du Mme de Merteuil/Valmont chez Simone et Jean-Paul. Mais sous le cynisme percent la sensibilité, la jalousie et la mesquinerie. Simone sait être une grandeoureuse.

En 1947, elle fait la connaissance, à Chicago, de l'écrivain Nelson Algren, alors âgé de 37 ans. Grand, athlétique, arborant de faux airs d'Arthur Miller, il pratique la boxe et boit sec. Leur liaison transatlantique intermittente durera dix-sept ans. En 1952, elle rencontre aussi un jeune intellectuel entré au comité de rédaction des *Temps modernes*, Jacques Lanzmann, 26 ans, futur réalisateur de *Shoah* : leur amour durera sept ans. Parfois, le couple Beauvoir-Sartre craque. Elle explose et fond en larmes, quand lui s'absente dans un abattement silencieux. En 1964, elle lui confiera : « *C'est bien stupide que nous ayons à nous jeter chacun de notre côté dans un tas d'emmerdements quand nous étions si heureux ensemble.* »

Juste avant de mourir, le 15 avril 1980, « *le cher petit être* » lâche : « *Je vous aime, mon petit Castor.* » La femme de lettres le rejoindra six ans plus tard dans son caveau, au cimetière du Montparnasse. Au doigt, elle portera l'anneau de son amant américain, ultime pirouette de l'auteur de *Pour une morale de l'ambiguïté*. Emmanuel Hecht



# LES ÉCHAPPÉES POLITIQUES

**Opposée à la droite et à la domination bourgeoise, elle a aussi défendu la cause communiste et anticolonialiste. Avec toujours pour horizon son combat de prédilection, celui pour le droit et la liberté des femmes.**

**S**imone et Jean-Paul sont assis dans un bateau, tout de blanc vêtus, turban compris. Debout, derrière eux, à la barre et *puro* au bec, le *barbudo* Castro qui les a emmenés à Ciénaga de Zapata, la plus grande zone humide des Caraïbes : un millier d'espèces de plantes, deux cents d'oiseaux, trente de reptiles. Quelques jours plus tard, ils assisteront au meeting où le photographe Alberto Korda prendra le fameux cliché de Guevara coiffé de son bérêt. Il s'en est fallu de peu pour que le Che, la « Grande Sartreuse » et son « cher petit vous autre » réunis n'ornent les tee-shirts du monde entier. Nous sommes en mars 1960 et Sartre fait un reportage pour *France Soir* : seize articles où il comparera le Lider Maximo à Jean de la Croix, et son compère argentin à « l'homme le plus parfait de notre époque ». Le titre de ce feuilleton : « Ouragan sur le sucre ».

## « À GAUCHE, TOUTE ! »

En politique, Beauvoir a une seule ligne : « À gauche, toute ! » « La vérité est une, l'erreur multiple. Ce n'est pas un hasard si la droite professe le pluralisme », assène la prof de philo. La politique n'a jamais été la tasse de thé de l'ex-jeune fille de la moyenne bourgeoisie issue des « deux France », père voltairien et mère catholique. La guerre civile espagnole, qui avait vu s'étriper la gauche et la droite intellectuelles – Brasillach, Bernanos, Hemingway, Malraux, Orwell... –, lui a été indifférente. L'Occupation l'a surtout marquée pour les désagréments matériels. Son Goncourt (1954), *Les Mandarins*, traitera certes de l'échec politique du programme de la Résistance et du retour de la « domination bourgeoise ». Mais il s'agit d'abord d'un texte autobiographique sur l'entre-soi germanopratin, d'où émergent les personnages Henri Perron et Robert Dubreuilh, inspirés respectivement par Camus et Sartre.

« Compagne de route », elle l'est d'abord de son « cher petit homme » (1,53 mètre) dans ses tribulations en URSS et dans le tiers-monde. Elle soutient le FLN pendant la guerre d'Algérie, Hanoï contre la politique américaine au Vietnam, les manifestants de Mai-68. Plus Sartre a la vue qui baisse, plus il s'enferme dans le gauchisme. Il soutient le groupuscule maoïste La Gauche prolétarienne, et vend à la criée *La Cause du peuple*. Il parraine le quotidien *Libération* première version. Et justifie l'attentat palestinien contre les athlètes israéliens aux Jeux

olympiques de Munich de 1972. Il rend visite en prison, en décembre 1974, au chef de la Fraction armée rouge Andreas Baader, avant de passer sous la coupe du maoïste furieux Benny Lévy, qui bientôt troquera le *Petit Livre rouge* pour le *Talmud*.

## ENGAGEMENT ORIGINEL

Simone de Beauvoir suit-elle encore véritablement Sartre ? Avec le temps, elle est revenue à son engagement originel : le féminisme. Le 5 avril 1971, *Le Nouvel Observateur* et *Le Monde* publient « la liste des 343 Françaises qui ont le courage de signer le manifeste "Je me suis fait avorter" ». Il ne s'agit pas d'encourager les femmes à choisir l'avortement, mais de « leur permettre de subir cette opération dans les meilleures conditions physiques et morales ». Parmi les signataires, Catherine Deneuve, Marguerite Duras, Jeanne Moreau, Marina Vlady. La boucle est bouclée. Vingt-deux ans plus tôt, elle provoquait un scandale en publiant *Le Deuxième Sexe*. Cet hymne à la liberté des femmes dénonçait les poncifs sur l'éternel féminin et s'attardait sur la « sensibilité vaginale » et le « spasme clitoridien », au grand dam de François Mauriac s'étranglant contre une telle « ignominie ». **E.H.**

Le couple engagé sur le terrain, aux côtés de Fidel Castro, lors d'un voyage à Cuba en 1960.





# RETOUR EN GRÂCE D'UNE ICÔNE FÉMINISTE

Par Manon Garcia\*

**Plus de trente ans après sa mort, l'auteure du *Deuxième Sexe* est devenue incontournable dans l'évolution de la pensée féministe. Un temps passés sous silence, ses textes émancipateurs et engagés sont aujourd'hui réhabilités par les débats contemporains – de la question raciale au port du voile. Analyse.**

**A**lors que Simone de Beauvoir a longtemps été perçue en France comme la disciple de Jean-Paul Sartre et une sorte de relique dépassée du féminisme, depuis deux ans, la réception de son œuvre commence à changer : ses *Mémoires* ont été publiés dans La Pléiade et son nom a – enfin ! – été ajouté à la liste des philosophes au programme des classes de terminale.

## DE L'UNIVERSALISME À L'INTERSECTIONNALITÉ

Le caractère central de son travail sur la pensée féministe est mis en avant par certaines théoriciennes féministes – dont je fais partie – alors qu'il avait été relativement passé sous silence depuis les années 1970. « Momone » apparaissait appartenir à la vieille école, une école qui espérait imiter les hommes au lieu d'être radicalement féministe, et incarnait le symbole de ce féminisme de la « deuxième vague » (qui commence par la publication du *Deuxième Sexe* et se focalise sur la nécessité de libérer les femmes de l'oppression qu'elles subissent, notamment dans le foyer et leur travail domestique). Lequel prenait son expérience de femme, blanche et bourgeoise comme l'alpha et l'oméga de l'expérience vécue par toutes les autres à travers le monde.

Beauvoir a été assimilée au féminisme dit « universaliste », tel que l'incarne Elizabeth Badinter par exemple, par opposition à celui dit « intersectionnel ». Cette identification, erronée, a conduit certains à discréditer ce dernier, Beauvoir l'ayant elle-même rejeté. Elle a aussi convaincu



Sartre et Beauvoir lors d'une manifestation silencieuse « contre le racisme » pendant la guerre d'Algérie, le 1<sup>er</sup> novembre 1961 place Maubert à Paris.



une partie des féministes qui, sans même la lire, avancent que le féminisme beauvoirien ne peut être utile à leurs luttes. Contre cette lecture, je voudrais montrer que la philosophie propose un féminisme universaliste, certes, mais qu'elle veut inclusif, antiraciste, anticolonialiste, anticapitaliste, donc proche des engagements des féministes intersectionnelles contemporaines.

De quelque manière que l'on aborde ses écrits, Simone de Beauvoir ne peut être lue comme une féministe intersectionnelle. Le terme d'« intersectionnalité » a été introduit par la juriste américaine Kimberlé Crenshaw en 1989 afin que le droit prenne en compte la multiplicité des identités et des sources d'oppression. Crenshaw compare la situation des femmes noires à celle d'un piéton qui traverserait un carrefour et se ferait renverser sans que l'on puisse déterminer avec certitude quelle voiture est responsable de l'accident. Elle ajoute que, souvent, les discriminations interagissent d'une manière telle que la discrimination dont elles souffrent n'est pas simplement l'addition de celle vécue par les hommes noirs et de celle infligée aux femmes blanches. Elle en conclut qu'il est nécessaire de penser comment plusieurs oppressions peuvent interagir et produire une oppression spécifique qui ne soit pas une simple addition d'oppressions. Beauvoir n'est pas une féministe intersectionnelle avant l'heure dans la mesure où, précisément, elle ne s'interroge pas sur l'intersection possible des oppressions et semble toujours penser que le Noir, le Juif et, dans une moindre mesure, le prolétaire sont des hommes, et que les femmes dont elle étudie l'oppression ne sont ni noires, ni juives, ni prolétaires.

### THÉORICIENNE DE L'OPPRESSION SEXISTE

Pour autant, Beauvoir est loin de partager avec les universalistes contemporaines l'idée que les analyses de l'oppression raciale ou de l'oppression de classe ne concernent pas le féminisme. Au contraire. Elle n'a cessé, tout au long de sa vie et de son œuvre, de répéter que la lutte pour l'émancipation des femmes est inséparable de celle contre le système capitaliste et doit se faire parallèlement. Contre l'idée d'une émancipation individuelle, elle affirme clairement, par exemple dans la conclusion du *Deuxième Sexe*, que seule une évolution de la société tout entière vers des idéaux socialistes pourra mettre un terme à l'oppression des femmes.



Richard Wright, grand écrivain de la cause des Noirs et proche de la philosophe, à Paris en 1950.

Les luttes antiracistes et anticoloniales tiennent aussi une place de choix dans sa vie et son œuvre : c'est à partir de ses lectures sur l'oppression des Noirs aux États-Unis qu'elle construit sa théorie féministe ; son engagement contre la guerre d'Algérie sera, à ses yeux, l'autre grand combat politique de sa vie. En 1945, Beauvoir s'attelle au projet d'un livre qui examinerait la condition féminine. En 1946, elle passe plusieurs mois à lire tout ce qu'elle trouve sur le sujet

## LA LUTTE POUR L'ÉMANCIPATION DES FEMMES EST INSÉPARABLE DE CELLE CONTRE LE SYSTÈME CAPITALISTE

à la Bibliothèque nationale. Elle interrompt ses recherches en 1947, et part quatre mois aux États-Unis pour y donner des conférences. Elle y retrouve l'écrivain Richard Wright, rencontré à Paris en 1946, dont elle a lu *Native Son*, *Black Boy* et a publié d'autres textes dans *Les Temps modernes*.

Alors qu'elle est marquée par l'ampleur des inégalités raciales constatées tout au long de son voyage, Wright lui conseille la lecture d'*An American Dilemma: The Negro Problem and Modern Democracy*, somme encyclopédique dirigée par le Suédois Gunnar Myrdal, et de *Caste and Class in a Southern Town* de John Dollard. Il l'initie au concept, développé par le grand sociologue noir W. E. B. Du Bois, de « double conscience » : dans son autobiographie, *Les Âmes du peuple noir*, Du Bois décrit l'expérience aliénante faite par les Africains-Américains d'être vus constamment à travers les yeux de la société blanche et raciste. À son retour à Paris, Beauvoir, dans sa correspondance, est formelle : ses lectures sur le racisme outre-Atlantique et sur l'expérience qu'en font les Noirs l'ont conduite à repenser complètement ce qui allait devenir *Le Deuxième Sexe*. Elle y voit une théorie de l'oppression raciale mais aussi de l'expérience qui en découle, matériau qu'elle va prendre comme modèle pour construire sa propre théorie de l'oppression vécue par les femmes et de l'expérience qu'elles en font.

Cette place centrale donnée aux analyses du racisme est manifeste dans *Le Deuxième Sexe*, où l'oppression féminine est régulièrement comparée à l'oppression subie par les Noirs américains, les Juifs et les prolétaires. L'affinité profonde entre la théorisation de l'oppression raciale et



••• celle de l'oppression sexiste n'échappera pas, d'ailleurs, à Frantz Fanon qui, comme le montre le philosophe Matthieu Renault, se réapproprie dans *Peaux noires, masques blancs* l'existentialisme de Beauvoir et décrit ce qu'il appelle « l'expérience vécue du Noir » sur le modèle de la partie du *Deuxième Sexe* consacrée à « l'expérience vécue » des femmes. L'engagement antiraciste et anticolonialiste de la femme de lettres se manifeste aussi en actes avec sa mobilisation active contre la guerre d'Algérie, notamment via son implication dans la défense de Djamilia Boupacha, jeune Algérienne proche du FLN arrêtée, torturée et violée par des militaires français.

### LA TENTATION DE SOUMISSION

Le féminisme de Beauvoir est indissociable de son anticapitalisme, de son antiracisme et de son anticolonialisme, mais il est également universaliste. Pour la philosophe, il est nécessaire de combattre spécifiquement l'oppression des femmes, cette lutte ne devant pas être diluée dans une lutte générale contre toutes les formes d'oppression. Elle croit aussi que tous les êtres humains ont en commun la liberté, et donc qu'il existe une façon universelle de vivre une vie morale pour exercer cette liberté.

Pour autant, il y a fort à parier que Beauvoir serait à tout le moins perplexe devant la thèse, qui semble partagée par

bon nombre de féministes « universalistes » aujourd'hui, selon laquelle on ne peut être féministe que si l'on est absolument *contre* le voile islamique, quel qu'il soit, où qu'il

## L'IMAGE ORIENTALISTE DE LA FEMME MUSULMANE DANS UN HAREM COMME SYMBOLE D'UNE OPPRESSION MAXIMALE

soit porté, quelle que soit la volonté des femmes qui le portent – au risque d'être, sinon, complices de l'oppression des femmes en Iran, en Arabie saoudite. La romancière convoque à plusieurs reprises l'image orientaliste de la femme musulmane dans un harem comme symbole d'une oppression maximale.

Son analyse de l'oppression féminine, cependant, la conduit avant tout à mettre en lumière la tentation de soumission à l'homme qui est au cœur de la féminité. Mouvement qui concerne aussi bien

l'actrice hollywoodienne qui travaille à être un objet séduisant, la femme au foyer portée à régner en maîtresse sur son intérieur pour oublier son oppression, ou encore la femme du professeur d'université qui croit participer à une œuvre intellectuelle en effectuant des recherches pour son mari. Elle montre l'ambiguïté de ces positions : l'actrice est un objet de désir mais en tire du pouvoir, le pouvoir de la femme au foyer est restreint au domicile mais y est absolu. La soumission des femmes est complexe parce qu'elle est à la fois la marque de leur oppression et, parfois, un calcul rationnel pour se ménager un espace de relative liberté. Si elle ne prend pas cet exemple, anachronique par rapport à la période où elle écrit, on imagine bien comment Beauvoir pourrait, aujourd'hui, voir dans le choix du port du voile une de ces situations ambiguës et l'interpréter à la fois comme la marque d'une domination masculine qui oblige les femmes à se couvrir et les rend responsables du désir masculin, mais aussi comme une forme de résistance à l'injonction faite aux femmes de rendre leur corps visible et disponible au regard masculin. Plutôt que de discréditer par principe les raisons avancées par ces femmes de porter leur voile, Beauvoir y verrait certainement une tentative d'arrangement individuel avec la situation, injuste, dans laquelle la domination masculine place les femmes.

Car l'universalisme beauvoirien n'est pas individualiste, il ne croit pas que l'initiative individuelle puisse véritablement lutter contre les structures sociales oppressives. En 1972, elle confiait ainsi au philosophe Francis Jeanson : « *Il y a des quantités de fausses interprétations de mon féminisme. Seulement, celles qui sont fausses à mes yeux, ce sont celles qui ne sont pas radicalement féministes : on ne me trahit jamais quand on me tire vers le féminisme absolu.* » Ni intersectionnelle avant l'heure, ni universaliste à la Badinter, Beauvoir est avant tout radicalement féministe.

Gisèle Halimi et l'Algérienne Djamilia Boupacha (à droite), qui fut torturée par des militaires français, et que Simone de Beauvoir a ardemment défendue (avril 1962).



\* Manon Garcia est philosophe, actuellement junior fellow à l'université de Harvard. Spécialiste de la philosophie de Simone de Beauvoir, elle est l'auteur d'*On ne naît pas soumise, on le devient* (Flammarion, 2018).



# LES MOTS DE BEAUVOIR

Extraits du numéro du *Magazine littéraire* paru en janvier 2008, voici quelques concepts autour de la vie et de l'œuvre de cette grande intellectuelle dont on célébrait alors les 100 ans de la naissance.

## LIBERTÉ ET NÉCESSITÉ

Ce couple conceptuel forme l'horizon des questions posées par l'existentialisme et au-delà par les philosophes qui conçoivent leur œuvre autour des années 1950. Ce thème traverse l'ensemble du travail de Beauvoir et pas seulement les écrits philosophiques, à tel point qu'on peut peut-être dire, comme certains n'ont pas hésité à le faire, que *Le Deuxième Sexe* prolonge et dépasse sur cette question le traitement qu'en faisait Sartre dans *L'Être et le Néant*.

## CASTOR

Ce surnom, traduction de l'anglais, fut donné à Beauvoir par René Maheu à l'époque où elle fit la connaissance des trois normaliens Nizan, Maheu et Sartre. *Beaver* = Beauvoir. « *Les castors vont en bande et ils ont l'esprit constructeur* », lui expliqua un jour René Maheu à la Bibliothèque nationale.

## AMOUR NÉCESSAIRE/AMOURS CONTINGENTES

C'est sous ce qualificatif qu'est souvent désigné le « pacte » amoureux que Sartre proposa à Beauvoir au début de leur relation. Même s'il s'agit d'une conception de jeunesse à laquelle l'intellectuelle cessa rapidement de se référer et si les récentes publications de sa correspondance avec Nelson Algren ou Jacques-Laurent Bost révèlent ce que put avoir d'erroné cette idée d'amours contingentes, il n'en reste pas moins que le couple devint un mythe dans le monde des lettres et dans la société française de l'époque. Beauvoir emploiera plus tard le terme « gémellité » pour définir sa relation avec Sartre.

## SEXE

Le sexe n'est pas traité par Beauvoir contre les tenants de la morale traditionnelle dans une volonté de choquer mais dans une perspective anti-essentialiste destinée à montrer

que le plaisir sexuel dépend non seulement de données physiologiques mais également des milieux sociaux, voire de la morale politique. La recherche de la philosophe débouche sur la formulation d'une conception égalitaire de l'homme et de la femme.

## FEMME

La conception de Beauvoir sur l'existentialisme, qui place chacun devant le choix de s'assumer comme liberté, la conduit à reconnaître l'existence de situations où ce choix est impossible. C'est ce qui caractérise à ses yeux la condition de la femme à son époque. Beauvoir dénonce une définition biologique de la femme par la reproduction et la maternité ainsi que le conditionnement social dont elle est une victime parfois consentante. Celle-ci doit lutter contre cette oppression et reconquérir la possibilité de s'affirmer comme sujet au côté de l'homme.

Perrine Simon-Nahum

## UNE INFLUENCEUSE AU MUSÉE

Pour la réouverture de la Galerie Gallimard, une exposition autour des grandes écrivaines de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle permet de découvrir la manière dont Simone de Beauvoir a inspiré ses contemporaines.

Lorsqu'on est écrivaine en devenir, la découverte de l'œuvre de Beauvoir est une double prise de conscience. De son vivant, l'inspiratrice elle-même a soufflé sur les braises de vocations littéraires dont elle était à l'origine. On le découvre dans les manuscrits et lettres originaux de l'exposition présentée à la Galerie Gallimard début septembre, où Beauvoir tient une place centrale. Non seulement dans les reproductions manuscrites d'extraits de *La Force des choses* ou de *Tout compte fait*, mais aussi via les échanges épistolaires avec son éditeur, Gaston Gallimard. Beauvoir a ainsi recommandé le premier roman de Violette Leduc, *L'Asphyxie*, à Camus et rédigé la célèbre préface de *La Bâtarde*. En 1974,

elle a également confié à son éditeur le projet de création d'une collection féministe. Beauvoir écrivait aussi à Annie Ernaux, qui, à son sujet, confiait dans son journal en 1990 : « *Sans doute ne serais-je pas tout à fait, sans elle, sans l'image qu'elle a été au long de ma jeunesse et de mes années de formation, ce que je suis...* » Elle n'est pas la dernière. Eugénie Bourlet



**AUTRICES, ÉCRIRE LIBRE (1945-1980),**  
DU 9 SEPTEMBRE  
AU 17 OCTOBRE  
2020, GALERIE  
GALLIMARD, PARIS



# LA LIBERTÉ GUIDANT SA PENSÉE

Par Kate Kirkpatrick\*

**Les écrits de jeunesse de cette éternelle disciple de Sartre nous éclairent sur le parcours et les fondements de la philosophie beauvoirienne, esquissant, bien avant l'heure, les contours de l'existentialisme.**

**L**orsque Simone de Beauvoir arriva aux États-Unis pour son troisième séjour, son passeport indiquait « conférences » comme motif de voyage.

« Sur quoi ? lui demanda le douanier.

— La philosophie, répliqua-t-elle.

— Quelle philosophie ? »<sup>1</sup>

Le numéro du *Vogue* américain daté de mars 1947 présentait Beauvoir comme « le disciple principal de la philosophie existentialiste de Jean-Paul Sartre ». Pour *Le Petit Larousse*, quarante ans plus tard, elle était toujours « disciple et compagne de Sartre, et féministe ardente ». Au cours du xx<sup>e</sup> siècle, Simone de Beauvoir est devenue mythique, que ce soit comme « Notre Dame de Sartre », la grande prêtresse de l'existentialisme et de l'amour nécessaire, ou en tant qu'auteure du *Deuxième Sexe*, l'icône audacieuse du féminisme. Dans l'un ou l'autre mythe, elle est le héraut d'une nouvelle liberté. En revanche, elle n'est quasiment jamais célébrée comme philosophe ayant elle-même repensé sa propre conception de la liberté, dans sa dimension personnelle et politique. Philosophe qui a tenté de vivre cette liberté parce qu'elle croyait que, « en vérité, il n'y a pas de divorce entre philosophie et vie. Toute démarche est un choix philosophique », écrit-elle dans *L'Existentialisme et la sagesse des nations*.

Cependant, grâce aux documents redécouverts récemment, il est maintenant possible de suivre le développement de sa philosophie, notamment son origine précoce et indépendante. Les écrits de jeunesse de Beauvoir soulignent qu'avant sa rencontre avec Jean-Paul Sartre en

1929, les thèmes qui ont été désignés plus tard comme « sartriens » l'intéressaient déjà.

Lectrice avide depuis son enfance, Beauvoir découvre, au lycée, Alfred Fouillée, philosophe du xix<sup>e</sup> siècle qui s'est opposé à la conception de la liberté de Rousseau, selon lequel « l'homme est né libre et partout il est dans les fers ». Pour Fouillée, au contraire, « on ne naît

---

**« IL N'Y A PAS DE DIVORCE  
ENTRE PHILOSOPHIE  
ET VIE. TOUTE DÉMARCHE  
EST UN CHOIX  
PHILOSOPHIQUE »**

---

pas libre, on le devient ». La liberté est pour lui une *idée-force*, une idée qui a le pouvoir de façonner l'évolution d'un individu, qui lui permet de choisir ses propres valeurs.

La jeune Beauvoir choisit d'étudier la philosophie mais rejette le genre philosophique qui donne la priorité aux grands systèmes de métaphysique aux dépens de l'illumination de la vie et du vécu. Lisant Henri Bergson à l'âge de 18 ans, elle s'inspire de sa description de la façon dont la littérature peut « déchirer la toile intelligemment tissée de notre moi conventionnel ». Alors qu'en étudiant

d'autres philosophes, elle a « l'impression d'assister à des constructions plus ou moins logiques, ici enfin c'est la réalité palpable que je touche et je retrouve la vie » (*Cahiers de jeunesse*, 16 août 1926).

## L'IMPOSSIBLE AFFIRMATION DE SOI

Elle a vu, dans sa vie et celle de son amie Zaza, que les femmes ne partagent pas la liberté concrète, ce soi-disant droit acquis dès la naissance par les hommes. Avant son 20<sup>e</sup> anniversaire, après avoir lu Maurice Blondel et l'injonction nietzschéenne – « *Deviens ce que tu es* » –, Beauvoir commence l'écriture d'un roman qui retrace la prise de conscience par une femme de la possibilité de choisir sa vie. Mais comment pouvait-elle être maîtresse de son destin alors que tant de choix lui étaient interdits ? Dans ses notes pour ce roman, elle a écrit : « L'acte est l'affirmation de nous-même. » Mais comment est-ce possible ? Le soi existe-t-il avant l'acte ? Ses *Cahiers de jeunesse* répondent : « C'est par la décision libre seulement, et grâce au jeu des circonstances que le moi vrai se découvre » (CJ, 6 mai 1927).

Plus d'une décennie avant que le mot « existentialisme » ne soit inventé, Beauvoir a distingué deux parties de l'existence humaine, qui ressemblent aux catégories sartriennes de *L'Être et le Néant* (CJ, 5 novembre 1926). À partir de 1927, elle conclut que l'on devient libre en partie par un travail sur soi : « Chez moi, un choix n'était jamais fait, mais toujours se faisait, il se répète chaque fois que j'en prends conscience. » (CJ, 6 mai 1927). De plus, elle a découvert un problème philosophique qui la préoccupera pendant des décennies, même





Simone de Beauvoir avec ses élèves du lycée Montgrand à Marseille, où elle enseigna de 1931 à 1943.

si elle ne publiera rien à ce sujet avant *L'Invitée* (1943): « Le thème est presque toujours cette opposition de moi et de l'autre que j'ai sentie en commençant de vivre » (CJ, 10 juillet 1927).

Pourquoi, donc, a-t-elle écrit dans *La Force de l'âge*: « Je ne me considérais pas comme un philosophe ? » Pourquoi a-t-elle dit à la philosophe américaine Margaret Simons: « Sartre est philosophe et moi je ne le suis pas. [...] J'ai construit une œuvre littéraire<sup>2</sup> » ? Sur la base de ces commentaires, plusieurs féministes ont imputé à Beauvoir certains péchés mortels du féminisme: a-t-elle diminué ses propres réalisations ? A-t-elle conclu que la place d'une femme était d'être une disciple ?

## ENTRER DANS LE VÉCU DES AUTRES

Souvent, ces objections se concentrent de manière disproportionnée sur certains passages de ses *Mémoires*, avec pour effet d'accuser Beauvoir d'avoir rejeté la philosophie plutôt que de s'être opposée à une façon de philosopher. Après tout, dans *La Force de l'âge*, elle a également

écrit: « Comment se résigne-t-on à être le disciple de quelqu'un ? Il m'est arrivé, plus tard, de consentir, par intermittence, à jouer ce rôle. Mais j'avais au départ trop d'ambition intellectuelle pour m'en contenter. Je voulais communiquer ce qu'il y avait de l'originel dans mon expérience. Pour y réussir, je savais que c'était vers la littérature que je devais m'orienter. »

Avant la parution des essais philosophiques de Beauvoir, *L'Invitée* a inspiré la théorie sartrienne du temps et influencé la métaphysique d'intersubjectivité de Maurice Merleau-Ponty. Mais à partir de 1941, Beauvoir a rejeté l'attitude philosophique qui soutenait ce livre. Dans *La Force de l'âge*, elle décrit sa conversion de l'apolitisme de sa jeunesse à sa vision historique et politique. On peut regarder le monde comme un spectateur, en revanche c'est de la mauvaise foi de ne pas reconnaître que nos choix constituent le monde pour les autres.

Elle voulait inventer un monde dans lequel les valeurs des femmes seraient mises en avant, où elles pourraient aussi devenir libres. Beauvoir a développé une

morale existentialiste et une philosophie de la littérature basées sur la valeur de la liberté. Selon elle, la littérature aurait la capacité de nous inviter à laisser nos préjugés et à entrer dans le vécu des autres. Celle-ci pourrait ainsi nous mener à un travail d'introspection, éveillant des possibilités méconnues jusqu'alors. Dans son analyse des mythes de la féminité dans *Le Deuxième Sexe*, elle a relevé cette impossibilité pour les femmes de se choisir librement. Pourquoi les hommes sont-ils invités par Socrate à se connaître eux-mêmes, quand il est attendu des femmes de connaître et servir les besoins des autres ? Pourquoi était-il contre-nature qu'un homme se soumette à un autre homme, et contre-nature pour une femme de ne pas être soumise ?

Que Simone de Beauvoir soit philosophe dépendra de la façon dont on répond à la question du douanier: « Quelle philosophie ? » Mais il faut également se demander: « Quels intérêts cela sert-il qu'elle soit – ou non – une philosophie ? »

**\* Kate Kirkpatrick est philosophe, spécialiste de Simone de Beauvoir. Elle enseigne à l'université d'Oxford.**

1. Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, dans *Mémoires*, Gallimard, La Pléiade, t. I, p. 1096.

2. Voir Christine Daigle, « Beauvoir: réception d'une philosophie », dans *Horizons philosophiques*, 2006, p. 63.

## LA PHILOSOPHE RÉVÉLÉE

« Comment Beauvoir est devenue elle-même. » C'est l'objet de *Devenir Beauvoir*, la biographie signée par Kate Kirkpatrick. S'appuyant sur de nouvelles sources et documents (correspondance avec Lanzmann et cahiers de jeunesse), la professeure de philosophie d'Oxford s'intéresse à Beauvoir philosophe. « Pendant presque tout le xx<sup>e</sup> siècle, et même au xxi<sup>e</sup>, on n'a pas reconnu Beauvoir comme une philosophe à part entière. » Et pourtant, c'est bien sa philosophie,

développée dès sa jeunesse et différente de celle de Sartre, qui l'a conduite à mener la vie que nous lui connaissons. Elle interroge également la relation autant amicale qu'amoureuse que la professeure de philo entretenait avec l'auteur des *Mots*. Un livre incontournable. **A.M.**



**DEVENIR BEAUVOIR,**  
KATE KIRKPATRICK,  
540 P.,  
FLAMMARION,  
26 €. EN LIBRAIRIES  
LE 28 OCTOBRE.





# PETITE HISTOIRE DU « DEUXIÈME SEXE »

Par Jean Montenot

Avant de devenir la bible du féminisme contemporain, *Le Deuxième Sexe* était avant tout une analyse des différentes formes prises par l'aliénation des femmes. Un formidable outil de démystification au service non seulement de leur liberté mais aussi de celle de l'être humain en général.

Plus qu'aucune autre de ses œuvres, *Le Deuxième Sexe* a consacré Simone de Beauvoir comme philosophe – bien qu'elle se soit souvent défendue de l'être au sens où, à ses yeux, Sartre l'était éminemment – et comme l'une des principales figures du féminisme au xx<sup>e</sup> siècle. Au-delà de l'incipit célèbre du second tome qui en résume la thèse – « *On ne naît pas femme, on le devient*<sup>1</sup> » –, retour sur le contenu et les circonstances de publication d'un livre substantiel qui a profondément influencé la condition des femmes.

## UN MONDE MASCULIN

Simone de Beauvoir raconte, dans *La Force des choses* (1963), les faits qui ont présidé, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, à la conception du *Deuxième Sexe*. Quand elle en commence la rédaction en octobre 1946<sup>2</sup>, elle vient d'achever *Tous les hommes sont mortels*, un roman publié en décembre de la même année. Puis elle a rassemblé en un essai philosophique intitulé *Pour une morale de l'ambiguïté* trois articles de réflexions précédemment parus dans *Les Temps Modernes*, revue qu'elle a fondée avec Sartre, Leiris et quelques autres. Elle y esquisse les contours d'une « morale en situation ». Il s'agit alors de diffuser ce qu'on a fini par appeler, en dépit des réticences de Sartre sur cette désignation, les principes de l'existentialisme.

Celle qu'on surnomme, sans grande bienveillance, « la grande Sartreuse » ou « la grande prêtresse de l'existentialisme » s'est fait un nom dans le sillage du philosophe. Mais elle n'a pourtant pas le tempérament d'un épigone, aussi projette-t-elle de s'engager dans la rédaction d'un



Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, photographiés ici en 1945.

autre essai, plus personnel : « *J'avais envie de parler de moi. [...] Je m'avisai qu'une première question se posait : qu'est-ce que ça avait signifié pour moi être femme ?*<sup>3</sup> » Elle en discute avec Sartre et conclut dans un premier temps : « *Pour moi, ça n'a pour ainsi dire pas compté. [...] Tout de même vous n'avez pas été élevée de la même manière qu'un garçon : il faudrait y regarder de plus près.* » Cette remarque de Sartre provoqua comme un déclic : « *Je regardai et j'eus une révélation : ce monde était un monde masculin, mon enfance avait été nourrie de mythes forgés par les hommes et je n'y avais pas du tout réagi de la même manière que si j'avais été un garçon. [...]* »

*J'abandonnai le projet d'une confession personnelle pour m'occuper de la condition féminine dans sa généralité* » (FC). Le livre, qui sur une suggestion de Jacques-Laurent Bost allait s'appeler *Le Deuxième Sexe*, est né de ce renoncement (provisoire) à un projet autobiographique et de cette révélation.

## UNE RÉDACTION PAR ÉTAPES

C'est donc presque par hasard que Simone de Beauvoir s'est attelée à traiter de la question féminine : « *J'ai dit comment ce livre fut conçu : presque fortuitement. [...] Je m'étais mise à regarder les femmes d'un œil neuf et j'allai de surprise en surprise. C'est étrange et c'est stimulant* »



de découvrir soudain, à quarante ans, un aspect du monde qui crève les yeux et qu'on ne voyait pas : [...] ces dissemblances [entre hommes et femmes] sont d'ordre culturel et pas naturel » (FC).

À vrai dire, la rédaction du livre fut plus chaotique que ne pourrait le laisser penser sa construction. Achievé en juin 1949, *Le Deuxième Sexe* n'a pas été écrit d'une seule traite. Il a fallu compter avec les interruptions dues aux trois voyages que Simone de Beauvoir fit aux États-Unis – le troisième comprenant une excursion au

terminer. Dans ce qui allait devenir *Les Structures élémentaires de la parenté*, elle trouve la confirmation de son « idée de la femme comme autre » et une critique de la fausse image que l'on pouvait alors se faire du matriarcat : Lévi-Strauss montre en effet « que le mâle demeure l'être essentiel, jusqu'au sein de ces sociétés matrilineaires qu'on dit matriarcales » (FC).

Quand bien même *Le Deuxième Sexe* visait à produire un changement décisif dans la représentation qu'on se faisait alors de la condition féminine, il a avant tout été conçu comme une œuvre sérieuse, solidement documentée, presque universitaire. Ouvert aux influences les plus diverses, le propos puise des arguments dans des disciplines aussi variées que la biologie, l'anthropologie, la sociologie, la psychanalyse, l'ethnologie, la littérature ou l'histoire.

### LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ

Sans être dogmatique, la perspective adoptée par Simone de Beauvoir repose sur un parti pris philosophique. L'auteure ne s'en cache guère. Ses réflexions ont pour assise la conception sartrienne de la liberté et la morale qu'elle fonde : « La perspective que nous adoptons, c'est celle de la morale existentialiste. [...] Chaque fois que la transcendance retombe en immanence, il y a dégradation de l'existence en "en soi", de la liberté en facticité ; cette chute est une faute morale si elle est consentie par le sujet ; si elle lui est infligée, elle prend la figure d'une frustration et d'une oppression ; elle est dans les deux cas un mal absolu » (DS, I).



Simone de Beauvoir et Nelson Algren, en 1948.

Tout le problème tient à ce que les femmes, pour des raisons rien moins que naturelles, voient leur existence comme engluée dans l'immanence, condamnées à vivre en deçà de la possibilité de se choisir librement. Elles doivent ainsi renoncer à leur transcendance, autrement dit à leur capacité à se dépasser, à aller au-delà des déterminismes auxquels l'oppression masculine les a le plus souvent assignées : être une petite fille et une jeune fille dont le destin normal consiste à devenir épouse et mère... « Or, ce qui définit d'une manière singulière la situation de la femme, c'est que, étant comme tout être humain, une liberté autonome, elle se découvre et se choisit dans un monde où les hommes lui imposent de s'assumer comme l'Autre : ●●●

## IL FAUT ROMPRE AVEC L'IDÉE QUE LA FEMME NE PEUT EXISTER QUE COMME L'AUTRE PAR RAPPORT À L'HOMME

Mexique et au Guatemala – et les six mois nécessaires à la rédaction des impressions de ces séjours : *L'Amérique au jour le jour*. Lors du premier voyage, elle fait la rencontre de l'écrivain chicagotois Nelson Algren. C'est l'occasion d'une relation amoureuse, charnelle et passionnelle très intense. La lecture de son abondante correspondance avec Algren, parue après la mort de Simone de Beauvoir, permet non seulement d'en prendre la mesure, mais encore de suivre les étapes de la gestation du *Deuxième Sexe*.

### UNE ÉTUDE SÉRIEUSE

Le premier tome est achevé en décembre 1948 et remis à l'éditeur en janvier de l'année suivante pour paraître en juin 1949. Comme des sortes de poissons-pilotes, des chapitres en sont publiés dans *Les Temps modernes* tout au long de l'année 1948 auxquels s'ajoutent, durant 1949, des extraits du second tome, qui paraît en novembre. Ainsi, en mai 1948, on a pu lire une première mouture de son « étude sur la femme et les mythes » (FC). Claude Lévi-Strauss y pointe quelques inexactitudes. Avertie par Leiris, Simone de Beauvoir se rend chez l'anthropologue, qu'elle connaissait depuis un stage d'agrégation, et lit attentivement la thèse qu'il était en train de

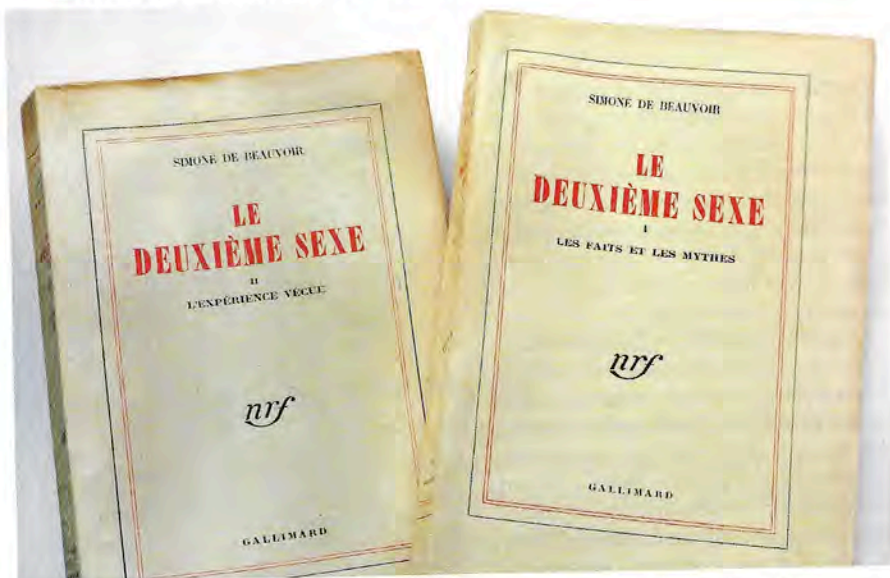
## LE CHOIX DU TITRE

Simone de Beauvoir a longtemps hésité sur le titre à donner à son étude sur la condition féminine. Elle a fini par arrêter son choix entre la rédaction du premier tome et celle du second. Elle s'en explique dans *La Force des choses* : « Comment l'appeler ? J'y rêvai longtemps avec Sartre. Ariane, Mélusine : ce genre de titre ne convenait pas puisque je refusais Les mythes. Je pensais à L'Autre, La Seconde : ça avait déjà servi. Un soir, dans ma chambre, nous avons passé des heures avec Sartre à jeter des mots, Sartre et moi. Je suggérai L'Autre sexe ? Non.

Bost proposa : Deuxième Sexe, et, réflexion faite, cela convenait tout à fait. Je me suis mise alors à travailler d'arrache-pied au tome deux. » Elle le raconte de manière plus directe dans une lettre adressée à Nelson Algren : « Mon essai s'appellera Le Deuxième Sexe. En français ça sonne bien, parce qu'on appelle toujours les homosexuels le "troisième sexe" sans mentionner que les femmes viennent en second, et non simplement à égalité avec les hommes, la hiérarchie reste sous-entendue. » Le livre sera dédié à Jacques-Laurent Bost.

J.M.





Couvertures de l'édition originale, tomes I et II, publiée en 1949 chez Gallimard.

... on prétend la figer en objet, et la vouer à l'immanence puisque sa transcendance sera perpétuellement transcendée par une autre conscience essentielle et souveraine. Le drame de la femme, c'est ce conflit entre la revendication fondamentale de tout sujet qui se pose toujours comme l'essentiel et les exigences d'une situation qui la constitue comme inessentielle » (DS, I).

### LA FIGURE DE L'AUTRE

Il s'agit donc de montrer que la femme est, tout autant que l'homme, un sujet et une conscience libres. Pour cela, il faut rompre avec l'idée (fausse) qu'elle ne peut exister que comme l'Autre par rapport à l'homme : « Elle n'est rien d'autre que ce que l'homme en décide, ainsi on l'appelle le "sexe", voulant dire par là qu'elle apparaît essentiellement au mâle comme être sexué : pour lui, elle est sexe, donc elle l'est absolument.

Elle se détermine et se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle. Elle est l'inessentiel en face de l'essentiel. Il est le Sujet, il est l'Absolu ; elle est l'Autre » (DS, I).

De plus, cette altérité est en elle-même porteuse d'une inégalité inapparente dont certaines langues portent la trace : « Le rapport des deux sexes n'est pas celui de deux électricités, de deux pôles : l'homme représente à la fois le positif et le neutre au point qu'on dit en français "les hommes" pour désigner les êtres humains » (DS, I). Il en résulte une sorte de déséquilibre structurel qui fait que le masculin passe pour la norme du féminin : il est esprit et intellect, elle est corps et matière. « Il y a un type humain absolu qui est le type masculin. La femme a des ovaires, un utérus ; voilà des conditions singulières qui l'enferment dans sa subjectivité ; on dit volontiers qu'elle

pense avec ses glandes. L'homme oublie superbement que son anatomie comporte aussi des hormones, des testicules. Il saisit son corps comme une relation directe et normale avec le monde qu'il croit appréhender dans son objectivité, tandis qu'il considère le corps de la femme comme alourdi par tout ce qui le spécifie : un obstacle, une prison » (DS, I).

Il reste à démontrer les mécanismes de cette soumission qui se pare des mystères artificiellement créés d'une nature prétendument féminine, et à montrer comment le constat d'une différence physiologique des sexes a servi à fonder une hiérarchie. La mise en lumière de ces mécanismes entraîne aussi une prise de conscience, condition même de la neutralisation de leurs effets : c'est en comprenant les causes le plus souvent cachées de l'oppression que l'on se met en position de s'en libérer.

### LES FAITS ET LES MYTHES

Le *Deuxième Sexe* s'attelle à la question « qu'est-ce qu'une femme ? » en suivant un plan clairement indiqué, presque scolaire. Le premier tome, « Les faits et les mythes », est une sorte d'état des lieux de la condition féminine. Une première partie intitulée ironiquement « Destin » s'attache à un examen de ce que la biologie, la psychanalyse et le matérialisme historique, autrement dit le marxisme, ont à dire sur la physiologie, le psychisme et la situation économique de la femme. En examinant les spécificités de la physiologie depuis les formes peu différenciées d'organismes unicellulaires jusqu'aux mammifères, on ne saurait trouver aucune justification naturelle du destin profondément aliéné de la femelle humaine. « C'est là la conclusion

## LETTRES À ALGREN, TOME III DU « DEUXIÈME SEXE » ?

Réquisitoire rigoureux contre l'oppression masculine, *Le Deuxième Sexe* a été écrit par quelqu'un qui ne s'est jamais senti inférieur ou en conflit avec les hommes. « Au départ, les hommes furent pour moi des camarades et non des adversaires », lit-on dans *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Ce que confirme une lettre à Algren : « Jamais je n'ai souffert d'être une femme, parfois même je m'en félicite » (2 janvier 1948). Contrairement aux insinuations de certains détracteurs,

*Le Deuxième Sexe* n'est donc pas le livre d'une femme aigrie, délaissée ou sexuellement frustrée. C'est plutôt l'inverse puisque sa relation avec Nelson Algren est contemporaine de sa rédaction. À lire la correspondance avec l'amant américain, parue en 1997, on est surpris de la voir s'exprimer avec l'ingénuité d'une adolescente énamourée et ce d'autant plus qu'Algren est d'un caractère plutôt « machiste ». Vénus tout entière à sa proie attachée, c'est comme si elle faisait l'expérience paradoxale

d'une aliénation volontaire au moment même où elle écrit pour l'émancipation des femmes. Julia Kristeva a proposé de voir dans ces lettres un tome III du *Deuxième Sexe*, où se dévoilerait le moteur secret qui animerait profondément la philosophe. Elle se fera même enterrer avec la grosse bague en argent mexicaine qu'Algren lui avait offerte. Moins sans doute une réhabilitation *post mortem* du mariage honni que le signe concédé que cet homme avait particulièrement compté.

J.M.



la plus frappante de cet examen : elle est de toutes les femelles mammifères celle qui est le plus profondément aliénée, et celle qui refuse le plus violemment cette aliénation ; en aucune l'asservissement de l'organisme à la fonction reproductrice n'est plus impérieux ni plus difficilement accepté : crises de la puberté et de la ménopause, "malédiction" mensuelle, grossesse longue et souvent difficile, accouchement douloureux et parfois dangereux, maladies, accidents sont caractéristiques de la femelle humaine : on dirait que son destin se fait d'autant plus lourd qu'elle se rebelle contre lui davantage en s'affirmant comme individu » (DS, I).

### « CE QUE L'HUMANITÉ A FAIT DE LA FEMELLE HUMAINE »

La critique des théories freudiennes et marxistes sur la féminité, alors dominantes, fournit l'occasion de récuser le primat accordé par Freud au phallus et de rejeter l'idée qu'une simple comparaison anatomique puisse faire naître chez la petite fille un sentiment d'infériorité. Et s'il faut reconnaître au matérialisme historique le mérite de critiquer toute idée d'une essence féminine « transhistorique », on ne saurait se satisfaire des explications que Engels et Bebel donnent des raisons de l'aliénation féminine.

Ensuite, la section « Histoire » dresse un panorama de la condition féminine en Occident depuis les hordes primitives jusqu'à la situation présente : « Il s'agit de savoir comment en elle la nature a été reprise au cours de l'Histoire ; il s'agit de savoir ce que l'humanité a fait de la femelle humaine » (DS, I). Enfin, dans la section intitulée « Mythes » (version remaniée des textes parus dans *Les Temps modernes*) est abordée la manière dont les hommes projettent leurs peurs et leurs désirs, leurs craintes et leurs espoirs forgeant ainsi un visage ambivalent de la femme à travers toute une série de figures idéalisées qui, en retour, pèsent sur la liberté de celle-ci. Simone de Beauvoir fait montre enfin de ses indéniables talents de critique littéraire en analysant le mythe féminin chez des auteurs aussi divers que Montherlant, D.H. Lawrence, Claudel, Breton et Stendhal, ce dernier se distinguant des autres en cela qu'il est le seul à considérer la femme comme sujet.

Le second tome, « L'expérience vécue », traite de manière concrète de l'enfance, de l'adolescence, du mariage, de la maternité, de la maturité et enfin de la vieillesse de

la femme. « On ne naît pas femme, on le devient », autrement dit, il n'y a pas de destin imposé ni par l'anatomie ni par la société qui puisse justifier qu'on programme son existence par une série de procédés censés dresser les femmes à des fins qu'elles ne se sont pas choisies. Il en va ainsi de l'instinct maternel, mythe fabriqué et construction sociale visant à cantonner la femme aux tâches ménagères — ce qui est aussi une manière détournée de lui refuser l'accès à l'espace public.

### LA LIBÉRATION À VENIR

Beauvoir analyse enfin ce qu'elle appelle des « attitudes de mauvaise foi », soit des manières pour certaines femmes de tenter de sortir de leur aliénation en se la masquant : celle de la « narcissiste » (amour de soi), de l'amoureuse (amour de l'autre) et de la mystique (amour de Dieu). Sa critique de l'institution du mariage, qui « transforme en droits et devoirs ce qui doit être fondé sur un élan spontané » (DS, II), le présente comme un sûr moyen de tuer tout amour. En dépit de ce qu'en dit Balzac dans *Physiologie du mariage*, l'amour conjugal n'est qu'une invention bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle. Bref, il est « une institution originellement pervertie » (DS, II).

C'est, pour l'essentiel, cette seconde partie qui a fait scandale. On lui a reproché la description crue (pour l'époque) de l'initiation à la sexualité de la femme, sa manière de dédramatiser l'homosexualité féminine dans un chapitre intitulé « La lesbienne » et qu'il s'agit de comprendre comme « une attitude choisie en situation, c'est-à-dire à la fois motivée et librement adoptée » (DS, II), ou encore de prôner l'avortement. Ce parfum de scandale a aussi été l'un des biais paradoxaux grâce auquel *Le Deuxième Sexe* a rempli son objectif bien au-delà, sans doute, des espérances de son auteure. « Si mon livre a aidé les femmes, c'est qu'il les exprimait, et réciproquement elles lui ont conféré sa vérité. Grâce à elles, il ne scandalise plus » (FC). Les femmes lui doivent sinon tout, du moins beaucoup.

Jean Montenot

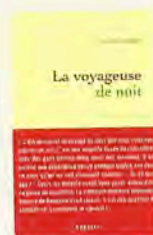
- 1 Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe* (DS), Gallimard/Folio Essai, 1986.
- 2 Simone de Beauvoir, *Lettres à Nelson Algren. Un amour transatlantique* (1947-1964), lettre datée du 24 mai 1947, Gallimard/Folio, 1999.
- 3 Simone de Beauvoir, *La Force des choses* (FC), Gallimard / Folio, 1972.

## DOUCEUR DES CRÉPUSCULES

À l'instar de Simone de Beauvoir, son inspiratrice, Laure Adler invite son lecteur à un voyage au bout de la nuit pour mieux apprivoiser la vieillesse.

I dée déprimante, anxiogène même. La vieillesse fait peur dans une société qui ne sait que faire de ses aînés sinon les cacher au fond des Ehpad. Malgré les réticences de son entourage, Laure Adler se lance dans une réflexion sur le crépuscule de la vie. *La Voyageuse de nuit* n'est pas un essai savant mais « un vagabondage amoureux au pays de la littérature et de la poésie » fait de rencontres et de visites dans des lieux associés à la retraite. Les mots de l'auteure sont apaisants. Les phrases s'écoulent comme un long fleuve aux abords de son embouchure maritime. Les bouillonnants torrents de la jeunesse sont loin. Comme Paul Nizan avant elle, Laure Adler proclame qu'elle ne laissera « jamais dire que vingt ans est le plus bel âge de la vie ». C'est vrai qu'il faudrait en finir avec cette escroquerie ! De sa belle prose puissante et poétique, la romancière invite à une réflexion collective sur ce que nous souhaitons pour nos séniors et notre propre vieillesse. Rendant de nouveau hommage au Castor, elle finit en citant *La Vieillesse* : « Moi, je suis devenue une autre, alors que je demeure moi-même. »

Virginie Girod



LA VOYAGEUSE DE NUIT, LAURE ADLER, 224 P., GRASSET, 19 €. EN LIBRAIRIES LE 16 SEPTEMBRE.



# LE COMBAT CONTINUE

Quatre femmes de lettres nous parlent de leur découverte et de l'importance – dans leur vie, leur écriture et leurs luttes – de Simone de Beauvoir, grande inspiratrice et modèle pour toute une génération d'auteurs engagées.



PHILIPPE MATSAS/OPALE/LEEMAGE

## GENEVIÈVE BRISAC

« Elle osait simplement être elle-même »

« *« Si la question des femmes est si oiseuse, c'est que l'arrogance masculine en a fait une querelle », avançait Simone de Beauvoir. Je répète cette si bonne phrase comme un mantra. « La bataille, la bataille », comme disait Henri Michaux. Quel fardeau, quel boulet ! Ça ne changera donc jamais ? Pourquoi faut-il encore,*

encore et encore mener les mêmes combats, mille fois gagnés, mille fois perdus, et parfois pire ? La « bataille » a souvent réussi à faire oublier quelle femme libre, vivante, géniale et gonflée était Simone de Beauvoir. C'est qu'elle fut souvent et durement calomniée, haïe comme haïssent les racistes et les sexistes, souvent les mêmes, sans autre raison précisément que son appartenance au deuxième sexe. Elle déteste les femmes, disait ma mère, qui la détestait je ne sais pourquoi. Elle déteste les enfants. Une égoïste. Elle est froide. Elle est sèche. Et sa voix. Si vilaine. Elle osait simplement être elle-même. Une femme curieuse, courageuse et lucide. A-t-on jamais dit d'un intellectuel pour le décrédibiliser (quel vilain mot) qu'il était égoïste et doté d'une vilaine voix ? Non, on ne le dit pas. »

Dernier livre paru : *Sisyphus est une femme* (L'Élément/Le Livre de Poche)

## DANIELLE SALLENAVE

« Séparatisme ? Communautarisme ? Nullement : lire Simone de Beauvoir ! »



MANTOVANI © GALLIMARD/OPALE

« J'ai lu *Le Deuxième Sexe* à 20 ans, et je n'ai jamais oublié le choc de cette lecture : l'émancipation des femmes passe par le refus de laisser le donné physiologique dicter leur destin. « La femme » n'existe pas, il y a « des femmes » soumises à une universelle domination, mais qui se décline dans des situations historiques particulières. Quand le livre paraît en 1949, les enjeux majeurs sont les droits civils et politiques, l'égalité dans la famille, la maternité choisie et non subie. Le combat se poursuit, pour l'égalité salariale, la réalisation d'un universel longtemps confisqué. Aujourd'hui, ce qui est en première ligne, ce sont les situations concrètes de femmes discriminées du fait de leur couleur ou de leur appartenance ethnique, réelle ou supposée. Séparatisme ? Communautarisme ? Nullement : lire Simone de Beauvoir ! « Noire » doit se comprendre non comme une essence, ou une identité naturelle, mais comme une série de constructions sociales spécifiques, remontant au passé esclavagiste et colonial. »

Dernier livre paru : *Après la Gilet jaune* (Gallimard) à lire également sur Simone de Beauvoir : *C'est la guerre* (Gallimard)

## IRÈNE FRAIN

« Toutes les femmes peuvent se reconnaître dans cette passion »

« J'ai banalement connu Beauvoir au lycée. Ma prof de philo était ultra-douée : en une heure de cours, elle nous a convaincues de lire au plus vite *Le Deuxième Sexe* et *Les Mémoires d'une jeune fille rangée*. L'un et l'autre m'ont exaltée. J'ai aussitôt emprunté *La Force des choses* à la bibliothèque municipale. Des années plus tard, je suis allée aux États-Unis enquêter sur sa liaison avec Nelson Algren : elle avait craint que cet épisode n'altère sa légende de féministe intransigeante. En réalité, il rend Beauvoir plus humaine. Toutes les femmes peuvent se reconnaître dans cette passion. Et ce déchirement tragique ne nuit en rien au génie de l'essayiste : c'est l'énergie secrète qui nourrit *Le Deuxième Sexe*. »

Dernier livre paru : *Un crime sans importance* (Seuil)



PATRICE NOSSANDI/EXTRA VIA LEMMA

## GENEVIÈVE FRAISSE

« Un acte subversif dans l'histoire de la philosophie »

« Derrière les tomes de ses *Mémoires*, Simone de Beauvoir dit la philosophie. Son assurance textuelle est un soutien. Telle une vigie, elle guette les idées qui viennent déborder le classique *Deuxième Sexe*. Elle écoute plus qu'elle n'énonce ce qu'elle sait ou est censée savoir. Je reconnais la distance philosophique déjà observée chez certains intellectuels de mon enfance. Cette distance permet de dire « le féminisme, ça pense ». Elle fait de la question des sexes une expérience philosophique, plus même, un acte subversif dans l'histoire de la philosophie. »

Dernier livre paru : *Féminisme et Philosophie* (Gallimard)

Propos recueillis par Manon Houtart



BRUNO DAMPRA/OPALE VIA LEMMA